

LE VERITABLE, OV LE MOT EN AMY;

De Messieurs les Princes, addressé à la Royne Mere.



A LA ROYNE Mere.

CE n'eſt pas ſans ſujet (Madame) qu'vn Ancien a remarqué, qu'en la Loy de Dieu, le Cõmandement qui porte d'honorer Pere & Mere, eſt le premier de la ſecõde Table, & tout joignãt le precepte qui regarde le ſeruice & l'adoration deuë à la Diuinité, tant ces deux deuoirs ſemblẽt eſtre inſeparables l'vn de l'autre. C'eſt ce qui rend auſſi le cœur du Roy, non moins deuotieux à s'acquitter religieuſement du reſpect qu'il doit à voſtre Majeſté, que de ce qu'il eſt obligé de rendre à Dieu, afin que par vne pieté incomparable, ſon regne ſoit comblé de toutes ſortes de benedictions, & que ſes peuples ſe voyans regis par vn Prince ſi vertueux, s'eſtimẽt les plus heureux peuples du monde. Et encores qu'il ſoit touché de cette tendre amour en voſtre endroit, par l'inſtinct de ſon bon naturel: Si eſt-ce que le reſſentiment qu'il a des grandes preuues de l'amitié que vous luy auez teſmoignée dés le berceau, auec le ſoin particulier que voſtre Majeſté a touſiours eu de conſeruer l'Eſtat en ſa ſplendeur, lui eſt encores vn puiſſant aiguillon pour l'exciter à recognoiſtre qu'il vous doit apres Dieu, & l'heureuſe

conseruation de sa personne,& toute la prosperité de son Royaume. Car si par vostre grande sagesse toutes choses demeurerent tranquilles au dedans, lors que vous teniez le gouuernail, & si par vostre generosité vous refrenastes l'audace de ceux qui sembloient troubler nostre repos, sous des pretextes imaginaires vous estendistes encore ce soin au dehors, afin que la France estant fortifiée de toutes parts, n'eust non plus à craindre qu'vn rocher qui se ioue des flots & des vagues. Vostre Majesté n'eust donc pas plustost arrousé de ses larmes, les cendres de ce grand Monarque son Espoux, qu'elle ne meditast tout ce qui pouuoit estre necessaire au bien commun du Royaume. Ce fut lors qu'assistée du Conseil des anciens Ministres de l'Estat, elle ietta les yeux sur l'auguste alliance des deux plus puissantes Couronnes de la terre

Neantmoins, comme les loüables actions ne sont pas tousiours approuuées de tous, vostre Majesté se ressouuient de combien de difficultez ce haut dessein fut trauersé : Mais vostre vertu s'opposa lors comme vn mur d'airain à tous ceux qui voulurent empescher l'accomplissement d'vne chose autant desirée des vns, qu'elle estoit à contre-cœur aux autres. Ainsi, Madame, surmontant genereusement tout ce qui se rencontra de plus fascheux, vous donnastes à l'Espagne vne ieune Princesse, que cette Nation estime estre auiourd'huy tout son bonheur, comme aussi la France ne peut assez benir l'heur & le iour que l'Espagne luy a fait present

d'vn don si precieux, qu'est celuy qu'elle possede en la personne d'vne Princesse si vertueuse & si accomplie qu'il ne s'y peut rien desirer. De sorte qu'il semble qu'entre tant de glorieuses actions que racontera vn iour l'histoire à la posterité, il n'y en a point qui celebre dauantage vostre tres-illustre nom que feront ces alliances, lesquelles aussi on peut dire estre cause du repos de la Chrestienté. Pourtant vostre Majesté, se ressouuenant des trauaux qu'elle a supportez pour accomplir ce chef d'œuure à son contentement, & se representant aussi l'vtilité que l'Estat & la Religion peuuent tirer de la mutuelle intelligence & correspondance de ces deux grandes Monarchies, ie ne doute point que vous ne soyez grandement ialouse de l'ouurage de vos mains, & que comme vous vous estes courageusement opposée à ceux qui ont voulu empescher ces Mariages, vous ne sçachiez aussi par vos sages & prudens Conseils, arrester l'impetuosité de certains esprits, qui voudroient nous en faire perdre le fruict, & qui n'ayans peu rompre vne si saincte alliance, desireroient la rendre du tout inutile. Ce discours (Madame) semblera à quelqu'vns, n'estre pas le langage du temps, comme si ne parler selon leur goust, n'estoit pas estre bon François: Mais ayant tousiours seruy selon ma foible portée, & sous l'honneur de vos commendemens, & en l'adherãce des anciens ministres du Royaume, i'estimerois de faillir à moy-mesme, & comme trahir mes sentimens, si ie taisois à vo-

ſtre Majeſté ce que ie croy & penſe du court des affaires preſentes. Ce ſeroit donc eſpouſer auiourd'huy vne forme de gouuernement du tout contraire aux ſages Conſeils de ceux qui vous ont ſi fidellement aſſiſtée durant voſtre Regence, s'il falloit voir en nos iours alterer ce que vous auez ſi ſainctement conſerué. Mais on pourra dire ſur cela, que ſi quelque rupture doit arriuer, ce ne ſera pas du coſté de la France, & que le Roy d'Eſpagne ne mettant ny bornes, ny limites à ſon ambitiõ, s'eſleue touſiours plus en opprimant nos voiſins & nos alliez. Que ſon eſtabliſſement ne peut eſtre que ſuſpect, & qu'il ſeroit en fin à craindre que ce Conquerant ayant tout ſoubmis à ſes pieds, n'euſt enuie d'entreprendre vn iour contre la France. Surquoy, i'ay à dire, que mon intention n'eſt pas de faire icy vne Apologie, comme ſi i'eſtois Aduocat de la cauſe de ce Prince, pour le iuſtifier de telle accuſation, & d'autres ſemblables, dont ie voy que les heretiques ont la bouche plaine pour le rendre odieux. Il eſt neantmoins tout viſible, que c'eſt le propre des Monarchies naiſſantes d'eſtre touſiours ſtudieuſes de leur progrez & auancement, ainſi qu'on vit vne Republique Romaine monter à ceſte grandeur formidable, qui luy rendit toutes les Nations du monde tributaires. Progrez, qui ne peut que donner de la ialouſie à ceux qui ſe perſuadent, que l'Eſpagne ne ſçauroit paruenir à la grandeur qu'ils s'imaginent, que par leur domination & affoibliſſement. O graces à

Dieu, c'est chose que la France n'a pas à redouter, parce qu'elle ne luy cede en force ny en puissance, comme elle luy a tousiours fait ressentir aux occasions : Pourtant ie demeure volontiers d'accord, que deffendre, que soustenir, & proteger nos voisins & nos alliez, & c'est chose iuste,& tres-digne d'vn grand Roy. Mais aussi i'oseray dire apres tous les plus sages Politiques, que pour rendre vne protection legitime,il faut que la cause d'où elle dériue,soit d'elle mesme si iuste qu'il ny ait rien à reprocher, & que les armes qu'on employe pour proteger autruy,soient accompagnees de tant de Iustice, qu'on prenne honneur en vne telle protection, & qu'on n'y encoure aucun blasme. Pour exemple, s'il arriuoit, comme nous auons veu en nos iours, que des peuples forcenez appellassent vn Prince estranger pour arracher la Couronne de dessus le chef de leur Souuerain, & qu'auec ce crime d'Estat ils y adioustassent l'impieté, & que d'vne main prophane & sacrilege ils renuersassent & Temples & Autels,auec scandale de toute la Chrestienté, ie laisserois à iuger aux plus religieux,quelle iustice il y auroit aux armes du Prince, qui souz couleur de voisinage ou d'alliance, voudroit soustenir & fortifier de tels horribles attentats. Ie leur lairois encores à iuger en conscience, si les Autheurs de ces desordres estans chastiez selon l'enormité du forfaict,s'il y auroit la moindre apparence de raison de les plaindre, & de destourner leur ruine. S'il y auoit donc quelque chose de sembla-

ble meſlé parmy la cauſe de ceux cõtre leſquels le Roy d'Eſpagne prẽdroit les armes, ie ne doute point que pour proches qu'ils fuſſent à autruy, il y euſt aucun merite, ny deuant Dieu, ny deuant les hommes, d'entreprendre de les proteger. I'eſtime au contraire, qu'ils deuoiẽt eſtre reputez ennemis communs de tout Prince craignant Dieu, & qui s'honore du tiltre de Prince Catholique. Si d'autre part il ſe preſente des occaſions, où les foibles recourent à la protection des plus puiſſans, ſoit pour ſe voir opprimez en leurs perſonnes, ou pour ſouffrir vne violente vſurpation de leur bien ou de leur liberté; ie ne doute point qu'en ce cas là, les armes d'vn protecteur ne fuſſent iuſtes, & approuuees d'vn chacun. Toutesfois, auant que de reparer vne offence l'eſpée à la main, il y a tant de voyes de douceur qu'il faut tenter auparauãt, qu'on peut dire que le dernier remede doit eſtre celuy, qui ouurant vne guerre, ouure vn abyſme de maux & de calamitez. Pourtant, ſi quelqu'vn de nos voiſins gemit, & ſe plaint iuſtement des deportemens du Roy d'Eſpagne, il ſemble que le Ciel vous ait reſeruée iuſques à preſent, pour demeurer arbitre entre ces deux Monarques, & faire que par voſtre prudence & entremiſe les choſes ſe traittẽt auec tant de moderation, que la concorde que vous auez ſi dignement eſtablie entr'eux s'altere tant ſoit peu. C'eſt là le plus ſeur, le plus vtile, & le plus innocent conſeil que voſtre Majeſté ſçauroit douner au Roy, luy perſuadant par vos ſages remonſtrances, qu'il y a

peut-eſtre

peut-estre tels qui le voudroient animer à la guerre, lesquels n'ont autre but que de profiter dans la confusion, & à qui les tristes euenemens d'vn trouble sont moins sensibles qu'à ceux que la longue experience des choses rend plus retenus à entreprendre des desseins hazardeux, Non que vostre Majesté ayant l'ame genereuse, comme elle ne voulust rien conseiller qui fust au dommage & au des-honneur de l'Estat. C'est pourquoy la grande creance qu'elle a aupres de sa Majesté Catholique, la rendra si capable de contenter le Roy, sur le differend de la Valtoline, que les Catholiques du pays n'espereront pas moins de supportde la creance, qu'ils en ont eu iusques à present de leur plus proche voisin. Ainsi les choses seront remises en leur premier estat, sans que nos Alliez souffrent aucune oppression. Cette œuure est si importante & si meritoire, qu'il est mesme à esperer que sa Sainteté, pour le bien vniuersel de la Chrestienté, y contribuera tout ce qui despend de l'authorité spirituelle, qu'vn pere commun doit à conseruer la paix entre deux si puissans Monarques. Ie ne doute point aussi que vos saincts desirs ne soient puissammant secondez des Ministres de l'Estat. Car si les vns, comme tres-illustres Prelats, sont touchez d'vn zele feruent enuers la Religion, pour empescher que l'heresie ne se preuale de la discorde des Princes Catholiques, il ne faut point douter que les autres capables personnages qui assistent sa Majesté, n'ayent pour principal object la paix du Royaume. En-

tre autres ce graue Magiſtrat, és mains duquel eſt le ſacré dépoſt de la Iuſtice, preuoit par ſa ſageſſe, que le plus grãd malheur qui pourroit arriuer, ſeroit ſi en penſant remedier au dehors, on verroit ſaillir vne ſource de maux dans les propres entrailles de la France. Meſmement ce Seigneur, que ſa Majeſté a depuis peu rappellé auprés d'elle, pour l'admettre aux miniſtres de l'Eſtat, ſe ſçaura rẽdre en cette occaſion non moins neceſſaire par la prudence de ſes Conſeils, qu'il s'eſt touſiours ſignalé par les preuues de ſa valeur. I'oſe encores eſperer que ce bon Religieux, qui a l'honneur d'eſtre Directeur de la conſcience du Roy, le rendra ſi ſenſible aux intereſts de la Religion, que nulle conſideration d'Eſtat ne le touchera, qu'autant que l'honneur de Dieu s'y trouuera conſerué, afin qu'en la qualité glorieuſe qu'il poſſede d'eſtre Fils aiſné de l'Egliſe, il ſurmonte en zele tous les Princes de la terre. Bref ces Meſſieurs, qui ont auiourd'huy part aux Conſeils de ſa Majeſté, eſtãs tous clairs-voyans, comme ils ſont, & n'ayans pas moins d'experience que les anciens Miniſtres de l'Eſtat, imiteront leur meſme moderation : Car comme dit autresfois vn Chancelier de France à vn de nos Conneſtables, encores que les gens de robbe longue n'aillent pas à la guerre, ils ſçauent neantmoins quand il la faut entreprendre, afin de ne rien faire à la haſte, dont on ſe puiſſe repentir à loiſir. C'eſt pourquoy ils conſidereront tous meurement, & ſans eſtre portez d'autre paſſion que de l'amour du bien publicque,

la vraye felicité du Royaume consiste à le rendre florissant par vne paix de longue duree, & que les euenemens de la guerre sont la plus-part incertains, & ne despendent que du sort. Ils considereront qu'vn bien present, constant & solide, est tousiours à preferer à celuy qui est douteux. Ils considereront le peril qu'il y a de remuer, & faire agir vn corps remply de mauuaises humeurs, soit pour le mescontentement & chagrin ordinaire des vns, ou soit pour la faction intestine des autres. Ils considererőt quel gouffre de despence c'est qu'vne guerre, & comme dans les armes l'authorité des Souuerains est moins absoluë qu'en pleine paix, chacun presumant estre si considerable dans le trouble, qu'il croit qu'on ne luy doit rien refuser de tout ce qu'il demande. Ils considereronc que si nous auons à nous instruire par les choses passees, nostre histoire nous apprend, que ny les Venitiens, ny autres Potentats d'Italie, ny d'ailleurs, ne nous ont iamais assistez d'vn secours fauorable en quelque entreprise que nous ayons fait auec eux, tant c'est le propre des Nations estrangeres de ne desirer d'estre confederees auec la France que pour leur bien particulier, & que par tout où elles trouuent leur vtilité, l'interest de leurs Alliez ne leur est pas fort sensible. Ils considereront qu'au dessein d'vne guerre contre le Roy d'Espagne, il y a peril en tous les deux, ou soit de n'y employer pas les Huguenots, ou soit de leur mettre les armes à la main, parce qu'au premier cas ils demeureroient simples spectateurs de la

tragedie, & espioient l'occasion d'en tirer auantage, comme aussi en les armant sous l'authorité du Prince, il seroit à craindre que les choses ne prinssent vn tel cours, qu'il seroit puis apres difficile de les faire desarmer par la mesme authorité. Ioint que quelque contenance que ces gens là fassent, ils seront fort peu eschauffez à venger cette querelle, & ne desirent de nous y voir engagez que pour auoir tant plus fauorable occasion de s'en preualoir, comme ils ont tousiours fait. Finalement ces Messieurs considereront, qu'il est infaillible qu'apres vn an ou deux de guerre on parlera d'vne paix, & que les tristes euenements en estats communs aux deux Nations, il n'y a accord qui leur redonne le sang de tant de valeureuse Noblesse qui s'y sera perduë, outre les villes saccagees & mises en poudre, sans dire la desplorable calamité des peuples dans les Prouinces, où l'horreur des pestes & des famines sera le continuel spectacle de nos yeux. Non qu'il ne soit raisonnable, voire necessaire, que tout Prince voyant son voisin armé, ne se doiue tenir sur ses gardes, & pourvoir à la seureté de la frontiere de ses Estats, cõme a tres iudicieusement fait le Roy, en l'asseurãce qu'il a toutefois de la retenuë de ceux qu'il honore du cõmandement de ses armees, afin qu'ils n'allument pas la guerre qu'à l'extremité, & apres auoir tẽté toute sorte d'autre remede. Ces choses ainsi considérées, & par vostre Majesté, & par ces dignes Ministres, l'esprit du Roy se trouuera fortifié de si sages conseils, qu'auec son inclination naturelle

à embraſſer le bien de ſon Royaume, il preſtera encores l'oreille aux bons aduis de ſes plus fideles ſeruiteurs. Ce ſera à cette liuree qu'il les remarquera eſtre vrayement bons François, & non à vne paſſion turbulente, qui ſous couleur de l'honneur de la France, nous ietteroit en de ſi grands malheurs, qu'il nous lairroient vn eternel regret de ces ſages vieillards, leſquels par la grande moderation de leur eſprit, ont touſiours preferé le repos, & la tranquilité du Royaume, à toute ſorte de mouuemens, pour ſpecieux qu'ils peuſſent eſtre. Ce qu'il y aura donc à demeſler entre ces deux grands Roys, ſe terminera par la douce & amiable negotiation des plus ſages, ainſi que voſtre Majeſté l'a touſiours ſceu pratiquer, ſans dõner cette eſiouyſſance aux ennemis de la religion & de l'Eſtat, de voir perdre par leurs artifices tout le fruit d'vne Alliance qui vous couſta ſi cher, & que vous accompliſtes ſi heureuſement, nonobſtant leurs trauerſes. De cette genereuſe reſolution dépēd auiourd'huy le ſalut du Royaume. Chacun ſe reſſentira obligé par vos bons offices, de recognoiſtre voſtre Majeſté, n'eſtre pas moins Mere de l'Eſtat, qu'elle l'eſt de la ſacrée perſonne du Roy. Meſmement le loüable project de cette nouuelle Alliance auec l'Angleterre, eſt encores deu à voſtre prudēce, y ayant diſpoſé ſa Majeſté, comme vous auez fait. Nous n'e doutons point que vous n'en deſirez l'accompliſſemēt en l'eſperāce que vous auez, que par l'interceſſion de la France, l'hōneur de nos autels pourra eſtre

vn iour redreſſé en ces pays là,&que les pauures Catholiques s'y eſioüiront grãdement de l'heureuſe preſence d'vne Princeſſe dont la vertu leur ſera en admiration, comme eſtant auſſi iſſuë de la plus illuſtre, & plus Chreſtienne maiſon de l'Europe : Voila Madame, quels ſont les veux des plus moderez, touchant l'entrepriſe d'vne guerre eſtrangere. Et ſi pour deſirer vne concorde perpetuelle entre ces deux grands Roys, ils ont à eſtre Eſpagnols, il ne faut point douter qu'il n'y ayt touſiours beaucoup de pareils Eſpagnols, en la crainte qu'ils ont, qu'il n'y ait que la ſeule Hereſie qui tire auantage de ceſte diuiſion. Ce n'eſt pas que pour eſtre ſenſibles en cette partie là, il y ait aucun d'eux qui vouluſt pour choſe du monde, violenter l'amour & la fidelité qu'il doit au Roy ſon Prince naturel. Ils ont tous au contraire, les mains leuées au Ciel, ils prient continuellement pour ſa proſperité, & pour la conſeruation de ceſte Monarchie. Ils deſirent que le ſainct Eſprit preſide touſiours au milieu de ſon Conſeil, & qu'en la conduite du vaiſſeau, les Pilotes n'ayent pour Ourſe, que l'honneur & la gloire de Dieu, puis que l'Egliſe ne gemiſſant plus ſous la perſecution des Caligules & des Nerons, on peut s'eſiouyr & dire, que l'Eſtat eſt maintenant dans la Religion, & qu'il ne peut ſubſiſter qu'autant qu'elle ſera conſeruée. Car tous les Roys Chreſtiens ont jetté leurs Sceptres, & leurs couuronnes aux pieds de la Croix du fils de Dieu, & ſe ſont faicts vaſſaux & tributaires de ſon regne. Ainſi pour-

uoyant par voſtre prudence à la conſeruation de la paix au dehors du Royaume, les rayons de ceſte meſme prudence ſeſtendront encore ſur toute la Frãce, pour la rendre touſiours plus floriſſante en la cõtinuelle paix qu'elle reſpirera auec ſes compatriotes, ſans eſprouuer dauãtage quelles ſont les calamitez d'vne guerre ciuile. En fin (Madame) les anciens ſeruiteurs du Roy que vous obligeaſtes tant par vos liberalitez, durant ceſte heureuſe Regence, trouueront auſſi vn fauorable ſupport en voſtre Majeſté, ſur l'eſperance qu'ils ont qu'elle perſuadera touſiours à ce genereux Prince d'auoir vn tel ſoin d'eux qu'ils ne mangent plus leur pain en amertume, qu'ils ne trempent plus dans leurs larmes, & que recueillis gracieuſement par ſes Miniſtres il ne tombe iamais en leur penſee qu'il y ait Cour au monde, ou la vertu ait plus de prix, & où les ſeruices ſoient mieux recogneus qu'en la Cour de ce grand Roy.

F I N.